

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 28 juillet 1910

Discours prononcé par M. Félix AYMONIER, Professeur de Quatrième

Monsieur le Président,

Ma première parole doit être pour vous remercier de l'honneur que vous nous faites. Sans doute le compliment est banal et pas assez imprévu. Nous voudrions pourtant que vous y trouviez un accent de cordiale sincérité. Il est des présidents de distribution de prix que le lycée n'a vus qu'une fois. Vous n'êtes pas de ceux-là. Notre lycée, nous savons que vous l'aimez depuis longtemps, depuis le jour où vous lui avez confié vos fils ; nous savons que vous êtes heureux de pouvoir, comme membre du Conseil d'administration, travailler ou applaudir à sa prospérité croissante.

Mesdames, Messieurs,
Mes chers Amis,

Le discours de distribution de prix appartient à un genre d'éloquence qui a ses lois, que vous connaissez bien. Si je vous déclare d'abord que je veux respecter les lois du genre, vous comprenez que je vais développer et que vous devez vous résigner à entendre quelque lieu commun de morale. Est-ce le lieu commun ou la morale qui vous effraie davantage ; ou l'un aggrave-t-il l'autre ? Les lieux communs ne sont pas toujours aussi battus et rebattus qu'on se l'imagine. Il n'en est d'eux comme de certains paysages qui sont à notre porte et que l'on va chercher bien loin. Il est vrai que l'on a le plaisir de les découvrir, au retour. Le lieu commun où je vous propose une brève excursion, est riche. On y trouve à glaner, même après moissons faites ! Peut-être y avez-vous déjà noué quelque gerbe ? Peut-être n'avez-vous pas oublié les leçons que l'on vous fit, dès la quatrième, sur le courage de l'opinion ?

Pour avoir le courage de son opinion, il faut en avoir une que l'on se soit faite. La chose ne va pas de soi. Il en coûte un effort de réfléchir ; il en coûte un plus grand de résister à l'entraînement de l'imitation. Nous imitons naturellement. Il n'est pas d'instinct plus général et sans doute plus nécessaire. S'il se borne à rendre uniformes les usages ou la coupe de nos vêtements, il n'a que des effets heureux ou insignifiants. Il atténue les frottements, huile les rouages, et fait à l'esprit, libéré de préoccupations futiles, de plus abondants loisirs. Même, il pourra suggérer ou dicter la pièce qu'il faut voir, la musique qu'il faut entendre ; superficielle est son influence. Il fera accomplir les gestes rituels, il ne saurait donner la foi, mettre au cœur l'émotion, la flamme. On ne boude pas longtemps contre son plaisir ; on ne fait pas violence à ses goûts et chacun retourne, plus ou moins vite, plus ou moins ouvertement à ses plaisirs préférés.

Si étrange que cela puisse paraître, nous sommes moins difficiles ou moins attentifs sur le choix de nos opinions que sur celui de nos plaisirs. Nous accueillons sans discrétion des opinions toutes faites ; car il y a des opinions toutes faites et sur tout sujet. Elles frappent sans cesse nos yeux et nos oreilles. L'atmosphère en est comme saturée ; nous les respirons. Ce sont les opinions de Tout le Monde ; c'est l'Opinion, avec une majuscule. Tout le Monde pense pour chacun. Tout le Monde nous fournit de tout ; il tient tous les articles. Il dirige la cote des valeurs à la Bourse des idées, décide de la hausse et de la baisse, de l'achat et de la vente. Le peuple dirait qu'il fait la pluie et le beau temps, qu'il souffle le chaud et le froid, et les philosophes constatent en effet qu'il y a des climats psychologiques. Hier, le ciel était noir et bas, un lourd pessimisme écrasait, déprimait ; demain, le ciel rit dans l'azur, l'espoir renaît et la joie de vivre. Scepticisme ou foi ; sécheresse ou enthousiasme ; acceptation ou révolte ; sévérité ou indulgence ; amour de la lutte ou du moindre effort ; ardeur belliqueuse ou soupirs et élans pacifiques ; un baromètre indique ces fluctuations, mais rien n'explique les fluctuations du baromètre. La courbe qui les enregistre est aussi incertaine que les courbes météorologiques. Il faut vivre sous la voûte commune ; ils sont rares ceux qui se composent un ciel à eux, qui *sua sidera norant*.

Comment résister à Tout le Monde ? Est-il serviteur plus docile, maître moins orgueilleux ? Il nous éoargne la fatigue de la recherche, le malaise de l'incertitude et il nous laisse l'illusion de penser librement. Tout le Monde, en effet, c'est vous, c'est moi, et c'est personne. Qui le premier parle pour tout le monde ? Déjà les clairons de la renommée ont répété sa parole à tous les échos. Qui souffle dans les clairons, qui les fait chanter ? Vous le sauriez peut-être, mais il importe peu.

On veut être dans le mouvement. Les idées vont vite, changent vite. Tout le Monde change avec elles. Ne lui rappelez point ses opinions de la veille, dont les oreilles vibrent encore. Les a-t-il eues vraiment ? est-il possible ? en tout cas, il les a oubliées et il est sincère. D'ailleurs que lui parlez-vous d'hier ; c'est si loin ! Il n'est pas un rétrograde, ni un tardigrade, lui ! Il croit au progrès fatal et la dernière nouveauté en est le dernier terme. Et le troupeau des moutons de Panurge s'éloigne trotinant, joyeux.

Pensons quelque bien de ces moutons. Leur cas est touchant. S'ils s'engouent, et s'ils gobent, leur appétit est louable. Et s'ils désirent moins savoir que paraître savoir, c'est encore un hommage qu'ils rendent à la curiosité de l'esprit. D'ailleurs, eussent-ils un sincère désir de savoir, comment, si l'on n'a pas le courage d'avouer son ignorance, trouver le temps d'apprendre ? Cruel dilemme ? La vis est pressée, trépidante ; où trouver le temps de réfléchir ? On doit accepter des jugements tout prêts. On ne saurait suivre de longs raisonnements, de délicates analyses. Donnez-nous une formation brève, qui s'assimile vite, quelque pilule nourricière semblable à celle qu'un illustre chimiste préparait pour l'alimentation future de l'humanité. Que n'a-t-on pas mis en formules et en pilules ! Et l'on se nourrit de viande creuse. Ces formules révèlent des dehors scientifiques. Elles se recommandent de la science sans lui demander son aveu et elles bénéficient du crédit que nous lui accordons sans compter. De plus en plus, on se peie de mots : monnaie de papier dont l'émission est illimitée, sans fonds de garantie. Une formule de biologie va renouveler la sociologie ou la morale, à moins que ce ne soit la pédagogie. La modestie est une vertu inactuelle. L'aplomb croît avec l'incompétence. Est-il vrai qu'un culte nouveau serait né et que ce soit celui de l'incompétence ?

Mes chers amis, vous allez faire partie de Tout le Monde : restez vous-mêmes. Externes, vous avez déjà fait connaissance avec ce gros personnage. Sans y prêter attention, peut-être l'avez-vous déjà pris plus au sérieux qu'il ne convient. Vous vivez déjà, dans le bruit et les rumeurs de la grande ville, souvent distraits, amusés des nouvelles du jour. Vous entendez le dernier cri de la dernière heure. L'actualité rentre avec vous dans nos classes, ou par les fenêtres. Votre conversation, vos copies s'émaillent de néologismes et de néismes de toute sorte. Vous nous apprenez presque autant sur les autres que sur vous-mêmes.

Faites-vous une opinion, c'est-à-dire, restez fidèles aux leçons que vous avez reçues ici. On vous plaint souvent d'être les victimes des examens, la proie d'une caste redoutée, les *examinomanes*, d'être enfermés dans des programmes étroits au-delà desquels vous n'osez risquer un regard, de n'avoir pas le temps de réfléchir et de chercher votre originalité, de passer d'un examen à un autre avec des œillères pour tout ce qui n'est pas le programme, jusqu'à la suprême épreuve où vous arriveriez triomphants et fourbus, saturés et dégoûtés. Reconnaissez que dans la limite de notre pouvoir, nous nous efforçons de concilier le souci de vous entraîner, de vous amener en belle forme devant l'obstacle et le plus vif désir de développer en vous l'originalité, de vous apprendre à apprendre et même à ignorer. Nous aimons mieux les têtes bien faites que les têtes bien pleines.

Avant d'accueillir une opinion, sentinelles averties, demandez-lui le mot du guet. C'est aux timides surtout que je m'adresse et il en est beaucoup parmi vous qui s'ignorent et ce sont souvent les meilleurs. Il en est qui ne peuvent se passer de l'approbation d'autrui, qui ont besoin de se sentir appuyés, qui tremblent de froisser, d'être contredits, que l'ironie déconcerte, à qui dans le silence le son de leur voix fait peur. A la moindre résistance, leur confiance s'inquiète, ils balbutient, se taisent.

Il est une autre timidité qui naît du scrupule de n'affirmer que ce qu'on sait, de trouver l'expression juste, égale à la pensée. Prenez garde de ne pas en devenir les victimes innocentes. Ce sentiment de la mesure, de la nuance exacte, cette réserve dans l'affirmation, sachez qu'on les prendra pour conviction mal assise ; comme la violence de l'expression, l'abus du superlatif, l'outrance du geste et l'éclat de la voix paraîtront des signes non douteux de la certitude. Une époque de réclame veut qu'on déclame. Certain délicat écrivain que la timidité empêchait d'aller jusqu'au bout de sa pensée et de son sujet, disait : « Il faudrait brutaliser son sujet, cette espèce d'effronterie confiante me manque ». Ayez cette effronterie ou cette confiance.

Défendez votre opinion. On ne vous saura point gré de vos concessions. Il ne vous restera que le remords de votre faiblesse et combien cuisant, quand vous aurez éprouvé combien sont vaines les menaces de l'opinion. « Le ridicule tue, en France ». C'est elle qui le dit ; n'en croyez rien. Sa force est faite de nos timidités. Sosie a peur de Mercure, Sosie a peur de lui-même. Essayez, quand il le faudra, de parler clair. On vous écouterait surpris. Vous verrez des visages s'éclairer ; les rieurs vont changer de camp. Un tas de braves gens attendaient la parole libératrice ; ils pensaient tout bas ce que vous dites tout haut, ils se sentent libres, ils se sentent forts. Vous vous rappelez le conte d'Andersen. Un enfant ingénu et intrépide crie ce que tout le monde voyait, ce que nul n'osait murmurer ; et c'était, vous le savez, que le roi est en chemise, et en chemise se promenait pompeusement dans les rues de la capitale. A peine ce cri poussé, tous le répètent à l'envi. Chacun, n'en doutez pas, prétendit avoir crié le premier. Chacun l'avait dit, l'avait bien dit.

Si la franchise de votre attitude inspire la confiance, elle commande aussi le respect. Beaucoup compteront sur vous, tous compteront avec vous. Vous aurez la paix avec vous-même, vous l'aurez avec les autres. D'accord avec vous-même, vous serez plus fort pour mettre les autres d'accord avec vous. L'on ne respecte que les forts. Il serait mieux, sans doute, que l'on écoutât toujours le plus intelligent, que la modestie fleurît, comme il le serait qu'on allât chercher au bas bout de la table le talent obscur pour le faire asseoir à son rang ; mais, dans la société, nul n'est chargé de cet office. On se bat autour des idées et des places. Il faut défendre ses idées et de haute lutte gagner des places. « Pour avoir la paix, dit un moraliste moderne à des jeunes gens, il faut que l'on sache que vous n'êtes pas d'humeur à vous laisser brimer ».

Plus que d'autres, ayant eu le bénéfice d'une culture prolongée, vous avez le droit et le devoir de dire votre opinion. La force d'un pays ne réside point dans je ne sais quel accord ou quelle soumission passive, consentie ou résignée, mais dans la discussion libre, dans l'émulation ardente de toutes les opinions. Le silence est complice. A l'égard de ceux qui n'ont que l'opinion de leur intérêt, l'indulgence est coupable.

En vous recommandant de garder entière votre liberté d'esprit, on s'assure que vous ne perdez pas de vue quelles en sont les conditions et les limites. L'oubli est facile, surtout à des jeunes gens. Notre orgueil y trouve trop naturellement son compte. Il ne suffit pas, vous l'entendez bien, d'affirmer qu'on est libre pour l'être en effet. Il ne suffit pas d'être différent de parti pris, et par crainte de céder à l'imitation, de céder à l'obsession de cette crainte même ou aux tentations plus délicates de l'amour-propre. Celui qui est vraiment libre n'a affaire que d'être lui-même. S'il ressemble aux autres, il ne s'en afflige ni ne s'en réjouit, ni ne s'en étonne. Beaucoup, pour affirmer leur liberté, affectent de se singulariser. Il en est de toute sorte.

Faut-il parler d'une foule d'esprits courts qui ont comme la phobie de toute sujétion, qui se persuadent, à force de le répéter, qu'ils sont émancipés ou affranchis. De qui ou de quoi, ils seraient peut-être embarrassés de la dire. Quelle idée a eu sur eux une prise impérieuse ? Ils se vantent. N'est pas affranchi qui veut. Ils disent qu'ils ne tiennent à rien ; rien ne tient à eux.

Parmi les « habiles », vous rencontrerez fréquemment deux types extrêmes. L'un n'affirme jamais, l'autre affirme trop et il affirme en niant. L'un ne dit ni oui, ni non, ou tour à tour oui et non ; l'autre dit non presque à tout coup. L'un traverse toutes les idées sans s'arrêter à aucune, et il n'a souci que de faire chatoyer tous les reflets de toutes les idées et de montrer beaucoup d'esprit et autant de détachement. L'autre s'applique à prendre le contre-pied de tout, il bouscule ce qui est établi, s'acharne sur ce qui est en possession du respect ; il pousse parfois le paradoxe jusqu'au scandale, laborieusement occupé à détruire toute autorité, toute direction.

D'où vient donc cette espèce de défiance ombrageuse qui s'attache à ces mots d'autorité et de maître ? L'étymologie ne prouve-t-elle point leur noblesse ? Le maître, n'est-ce pas celui qui peut davantage, à moins que par hasard nous soyons égaux par l'intelligence et le caractère ; l'autorité, n'est-ce point cette force qui accrît le bien commun, ou serions-nous tous des ouvriers d'apport égal ? Comment ne pas être disciples de ceux qui nous précèdent, sous peine de ne rien faire ? Repousser le secours des maîtres, c'est refuser le pain à l'enfant. Faire table rase, c'est exposer à mourir de faim.

Avant donc d'exercer librement votre droit de juger, et pour mériter ce droit, il faut remplir un devoir, qui est de continuer, par delà l'école, à étudier et à observer. Le conseil est banal, malgré cela ou à cause de cela, redisons-le. Juger, c'est comparer, peser, choisir. Plus sera vaste le champ de vos connaissances, plus délicat, sans doute, moins précipité sera votre choix, mais aussi, moins hasardeux, plus sûr. Ne bornez point votre vue à l'heure présente, ne vous enfermez point d'abord dans un système. Plus loin s'étendra votre regard, mieux vous mesurerez les vraies proportions des choses. Aux esprits neufs, tout paraît neuf. Aux esprits dépourvus d'expérience, tout paraît facile. La chimère les enchante et s'ils raisonnent, ils vont plus avant, plus intrépidement dans l'utopie. La réalité ne se laisse pas mettre en théorèmes et c'est sans doute bien heureux. Nous nous livrerions à une acrobatie dangereuse.

Défiez-vous des emballlements irréflechis. Toute tradition ne doit être ni repoussée, ni acceptée de confiance. On ne saurait faire grief à une tradition de son âge. Même, d'avoir vécu, survécu, d'avoir duré, cela établit une présomption favorable. La vie élimine ce qui ne s'adapte point à elle. Il y a des vérités vitales. Toute tradition n'est pas routine. Telle route blanche, bien unie, est préférable à tel sentier de casse-cou, à tel raccourci problématique. Avant de lancer son appel à la lumière, Chantecler a accroché au sol ses huit griffes :

Je ne chante jamais que lorsque mes huit griffes,
Ont trouvé, sarclant l'herbe et chassant les cailloux,
La place où je parviens jusqu'au tuf noir et doux.
Alors, mis en contact avec la bonne terre,
Je chante

Et vous savez comment, dédaigneux des railleries des snobs, fidèle à sa tâche et à son vallon, il jette chaque jour son cri exact, espérant qu'un jour si dans chaque vallon, chaque coq en fait autant, il n'y aura plus de lumière, il n'y aura plus de nuit.

Vous êtes à l'âge des longs espoirs. A votre tour de mesurer vos forces. Ayant le courage d'avoir une opinion, vous aurez celui de choisir votre tâche et, dès le début et jusqu'au bout, d'être les artisans de votre fortune. Dès le début, c'est-à-dire dès le lycée et dès les premières classes. Ne faut-il pas de bonne heure fermer l'oreille aux caresses indulgentes de l'opinion ? Elle est prompte, aujourd'hui, à excuser la paresse et la faute, à exagérer les difficultés du devoir, à mettre des oreillers sous les coudes des pêcheurs et des traductions juxtalinéaires à toutes les lignes de la version. Il faut un vrai courage aux petits, car ils doivent faire taire la voix de leur cœur. N'est-ce pas les meilleures des mères qui s'efforcent de leur aplanir le chemin, de le fleurir de roses ? Elles ne voient point que, plus tard, ces enfants se déchireront aux premiers cailloux de la route et que bousculés, froissés par de plus rudes compagnons, ils appelleront en vain leurs chères absentes ! Ils devront souvent cacher aussi à la tendresse maternelle les beaux rêves qu'ils font au long de leurs études. Ils les cachent à tous, car ils savent qu'on sourirait, qu'on les jugerait disproportionnés à leur taille et cependant ils rêvent et ils ont bien raison. Qu'entendent-ils autour d'eux ? Les conseils d'une sagesse pusillanime qui s'est cristallisée en maximes impératives : « Ne fais pas ceci ; prends garde à cela ». A l'entrée de toutes les voies, se dressent des poteaux avertisseurs de dangers. A qui voient-ils aller la faveur de la foule ? A ce qui est brillant, bruyant, à ce qui occupe le devant de la scène ou les premières pages des journaux. « C'est dans le troc et la finance, écrit délibérément un auteur moderne, que le génie de l'homme se manifeste le mieux ». Sans doute, l'Elite peut s'installer aux bureaux du Doit et Avoir et ailleurs et partout où elle peut créer un peu plus de richesse ou de beauté, de vérité ou de justice. Qu'importe le suffrage de la foule, qu'importe même le succès ; il suffit que vous ayez la volonté de faire mieux que vos aînés.

Prévenons l'objection. Vous encouragez l'orgueil, l'égoïsme de cette jeunesse ; vous allez susciter des contrefaçons de surhommes ! non, mais l'on veut sincèrement leur inspirer confiance en eux-mêmes. Le secret de la supériorité pour les individus, comme pour les peuples, n'est pas ailleurs. Les plus forts sont ceux qui croient qu'ils le sont et qui le font croire. Cette confiance est la condition des grands efforts.

Ne peut-on être soi-même, sans être égoïste ? Ne peut-on développer sa personnalité sans tarir en son âme la source de la bonté ? Sans un énergique individualisme, la solidarité risquerait de n'être qu'un beau mot. Il n'est pas, de nos jours, de vertu plus célébrée, et, quand elle s'appelle d'un nom plus simple, plus persuasif. Fraternité, elle ne trouve nulle âme insensible ou tiède. Il n'est pas à craindre qu'elle s'obscurcisse jamais ; mais à être célébrée trop exclusivement, elle peut endormir dans une sécurité trompeuse en nous habituant à trop compter les uns sur les autres, chacun à compter sur le secours d'autrui, ou sur le secours de l'Etat, sur un secours, sans plus, et sans que nous nous demandions d'où il peut venir, s'il peut venir, et s'il ne vient pas, en nous exposant à une désespérance ou à une révolte stériles. Un vigoureux : « Aide-toi toi-même » doit précéder : « Aidez-vous les uns les autres ».

Il ne peut y avoir dans le tout plus qu'il n'y a dans les parties. Si celui dont le bilan périclité ne souffre pas seul, celui dont le bilan prospère ne jouit pas seul. Pourquoi ceux qui furent plus heureux seraient-ils égoïstes quand la générosité est si douce ? Après la joie d'avoir accompli sa tâche, en est-il une plus délicate que de partager son bonheur ? Celui-là peut dépenser qui a gagné. Disons plutôt : Celui-là gagne qui dépense. Qui ne voudrait gagner beaucoup pour dépenser beaucoup, pour dépenser bien ? Qui ne voudrait gagner davantage pour que notre Patrie soit plus grande et plus forte ?

Au port, les barques aux cordages neufs, aux mâts robustes, aux voiles multicolores dansent sur les flots, impatientes de s'envoler comme un vol d'oiseaux. Là-bas, à l'horizon, sous les premiers feux du jour, étincellent des îles d'or ; la vague apporte l'appel répété de lointaines sirènes ... Partez, jeunes gens ; vos cœurs bondissent dans vos poitrines, votre désir est vaste comme la mer ; partez, partez ... N'écoutez pas ceux qui disent que ces mirages fuiront devant votre poursuite déçue, que beaucoup qui étaient partis en chantant ne sont pas revenus attacher leur barque au vieil anneau de fer ou ont regagné péniblement le port, les mâts rompus, les voiles pendantes comme des ailes cassées ... Partez, partez. D'autres aussi sont rentrés au soir vermeil, les poupes couronnées de fleurs, et les yeux éblouis des paradis découverts ... Comme Ulysse ou comme « cestuy là qui conquit la toison », faites un beau voyage et conquérez quelque lourde toison d'or.

Félix AYMONIER

()

Agrégé de grammaire (1891)

Professeur à Buffon (de 1907-1908 à 1928-1929)